

# Mon frère

Nous étions trois frères dans une fratrie de huit. Mes deux frères aînés sont morts, Muhammad en 2011 et Mudhar début août de cette année. A force de me répéter que c'était la destinée commune, j'ai fini par penser que je devais, avant que ce ne soit trop tard, raconter quelques détails de leur vie, non seulement pour nos enfants, mais aussi pour tout lecteur désireux d'essayer de comprendre le Moyen-Orient. Quelques détails seulement, pour faire court. Je parlerai surtout de Mudhar مضر qui vient de nous quitter et dont la vie fut sans doute bien singulière. Les détails qui me reviennent remontent à la période de mon enfance, celle de sa jeunesse.

A la différence des autres membres de la fratrie, Mudhar n'était pas bon à l'école. Ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il eut son bac juste avec la moyenne (50/100 à l'époque). Une fois le diplôme en poche, il arrêta ses études et se consacra entièrement au magasin familial. Nous pensions, lui compris, qu'il avait « échoué ». Aujourd'hui, je sais que c'est le système éducatif qui était en échec, en faillite face aux élèves comme lui.

Quand nous étions jeunes, la plupart d'entre nous voulaient « avoir » plus de choses, qui des livres qui des vêtements qui un ballon ou des jouets. Lui cherchait à « faire », à organiser, à créer. La plus belle séance de cinéma que j'ai jamais connue fut quand j'avais six ans et c'était lui qui l'avait organisée. On était dans les années 1950 et la télévision venait d'arriver chez nous, peut-être la première du quartier. Il s'en inspira pour nous proposer un « cinéma » en couleurs. Un grand carton dans lequel il avait ouvert une fenêtre (l'écran), une lampe à l'intérieur, deux bâtons pour faire dérouler les images et des illustrations récupérées de vieux calendriers et de certains magazines, collées les unes après les autres pour former une bande (le film). Toutes les chaises de la maison étaient réunies pour l'occasion. Disposés en plusieurs rangées, la fratrie et quelques cousins regardaient avec admiration ces images commentées en direct par le « cinéaste ». Pendant l'entracte, il nous servait du thé, payé dix centimes l'un. Seuls deux moments de projection cinématographique rivalisent dans mes souvenirs avec cette séance : une dans le quartier, à Bagdad, quelques années plus tard, d'un film muet projeté sur un mur en plein air par des cinéphiles désireux d'introduire le 7<sup>ème</sup> art partout en Irak, villes, banlieues et villages, et une autre d'un film également muet de Charlie Chaplin sur un pan de mur de la cathédrale de Dijon, quelque vingt ans plus tard. Evidemment, les adultes jouèrent

leur rôle pour gâcher la fête et interdire le déplacement du mobilier. Cette création n'eut pas de suite dans le parcours de mon frère, mais sa passion pour le cinéma comme spectateur s'affirmera plus tard par une prédilection nette pour les films indiens, doublée d'une sensibilité particulière pour les chansons indiennes.

Aujourd'hui je comprends qu'il n'était pas seulement sensible aux images mais aussi à l'art dramatique. Un jour, il recruta parmi nous petits et parmi quelques jeunes cousins et cousines pour nous demander de jouer un rôle dans le quartier. Lui s'était déguisé en femme et nous devions l'appeler « maman » pour demander des glaces. Le but était de voir si le marchand ambulant, étranger au quartier, était capable de deviner la supercherie ou non. Après cette virée mémorable, certains d'entre nous pensaient que le sourire du marchand montrait qu'il avait compris. Les autres disaient qu'il souriait parce qu'il gagnait beaucoup d'argent grâce à notre « troupe ». Comme le cinéma artisanal, cette expérience fut sans lendemain.

Mon frère n'aimait pas les livres. Il était en revanche le seul garçon de la grande famille à savoir coudre. Pendant que les autres dessinaient ou lisaient un roman, un recueil de poèmes, des chroniques, il dépensait son argent de poche à louer un vélo pour sillonner les rues du quartier. Nous trouvions dans le téléviseur une fenêtre magique sur le monde. Lui s'intéressait à ceux qui y paraissaient. Et un jour, il était lui-même à l'écran, pendant quelques secondes, certes, mais quand même, il y était. C'était un jeu télévisé de culture générale dans lequel il fut éliminé dès la première question.

Il attendait avec impatience les vacances scolaires pour travailler à plein temps au marché central de Bagdad et non seulement le soir après l'école, dans le magasin paternel ou chez d'autres commerçants, plus riches. Il avait tout pour devenir un « self made man », rebelle comme il était au formatage scolaire. Au point que toute la famille lui doit d'avoir sauvé le magasin familial d'une dégradation annoncée. Grâce à son dynamisme, les affaires reprenaient. Et il voyait plus grand. Il voulait fabriquer de nouveaux produits dans la parapharmacie. Il rêvait d'aller en Allemagne pour acheter des outils afin de créer un atelier. Il comprendra plus tard que son ignorance des langues étrangères était un handicap terrible dans cette perspective. Il ne parlait que l'arabe, et très mal l'anglais.

Mon frère s'imposait pour règle absolue de ne jamais se mêler de politique. Aujourd'hui, je comprends mieux ses silences dans des moments dramatiques. Comme par exemple en 1969 quand le nouveau régime baathiste décidait de pendre sur la place « Tahrîr » quelques « traîtres » dont un commerçant juif, Isaac, que nous connaissions bien. Le régime adressait un message

à toute la population. Mon frère l'a compris, mais pas totalement, hélas. Nous connaissions aussi le frère d'Isaac, Jacob, pharmacien. Mon frère continua à faire des affaires avec lui, sans rien exprimer par la parole. Je me souviens qu'à dix-sept ans je dévisageais Jacob pour voir à quoi ressemble un homme qui souffre d'avoir perdu son frère sans pouvoir crier sa douleur et sa colère. Aujourd'hui, je sais que les mots avaient cédé la place aux actes. Il fallait exprimer sa compassion à Jacob en continuant à faire affaire avec lui, mais il ne fallait pas mettre des mots sur les sentiments. De très rares discussions touchant à la politique, permettaient à mon frère de dire que si l'on se tenait à l'écart de la politique, on vivrait normalement sous n'importe quel régime. Pendant que d'autres autour de lui voyaient les dangers s'additionner par petites touches, lui continuait à rêver d'un avenir radieux pour ses filles qu'il voyait devenir médecin ou ingénieure grâce au magasin qui devait grandir et grandir encore.

Puis, un jour d'avril 1980, il se rend, comme des centaines d'autres commerçants, à une salle de congrès où un haut responsable devait distribuer des licences d'importation, délivrées jusque-là sans cérémonial particulier par la Chambre du Commerce de la capitale. Il ne remarque pas que les commerçants « sélectionnés » étaient tous chiites. Il ne prête pas attention à quelques « rabat-joie » qui disaient que cette invitation était étrange. Il s'y rend et pendant une dizaine de jours sa famille n'a plus de nouvelles de lui. Les rumeurs les plus folles couraient la capitale. Ni notre frère aîné, professeur d'université, ni les cousins qui fonctionnaire qui homme d'affaires ne parvenaient à se renseigner. Et soudain, un jour, le téléphone sonne chez lui : c'était lui, qui appelait... d'Iran ! Il est en vie, c'est l'essentiel, mais que Diable, que fait-il en Iran ! Pas le temps d'expliquer, juste pour dire que cela faisait une semaine qu'il essayait de se rappeler son numéro de téléphone à la maison. Le choc l'avait effacé de sa mémoire. Et il voulait savoir si quelqu'un dans la grande famille connaissait une personne en Iran pouvant se porter garant pour le sortir du camp de réfugiés où il se trouvait près de la frontière. Frénésie à Bagdad pour trouver l'oiseau rare. Ce fut finalement le mari, iranien, d'une petite cousine, qui viendra très vite le sortir du camp.

A Bagdad, cela bouge aussi. Un car s'arrête devant la maison de mon frère Mudhar et les membres de la police politique ordonnent à la famille de monter sans prendre d'affaires. Un voisin court pour avertir notre père, 69 ans, qui arrive à temps pour demander aux agents de le laisser accompagner ma belle-sœur et ses enfants, dont un bébé. Ils acceptent. Direction la frontière iranienne. « Marchez par là, Khomeiny vous attend de l'autre côté », leur disait-on. Ah Khomeiny ! On ne l'aimait pas trop dans la famille. On disait qu'un religieux devait se consacrer à la religion et ne pas se mêler de politique. Quelques jours plus tard, notre frère

aîné est arrêté lui aussi, à la fac, sorti de son cours pour aller rejoindre d'autres fonctionnaires dans un lieu tenu secret. Aucune information, mais dorénavant, on connaissait la musique. Un car viendrait soudain pour emmener le reste de la famille. Il ne fallait donc pas s'absenter, pour être emmené ensemble. L'attente était interminable. C'est seulement un mois plus tard que le car viendra. Femme et enfants, en plus de notre petite sœur qui leur rendait visite, se trouvèrent tous embarqués. Ce fut paradoxalement une libération, suivie d'une immense joie quand le groupe vit le car s'arrêter en chemin pour prendre un passager supplémentaire : c'était mon frère aîné. Oubliée la maison confisquée et tout ce qu'elle contenait. L'important était d'être ensemble. De longues heures de marche dans une zone aride et vallonnée et les retrouvailles avec ceux qui avaient été « servis » les premiers. Seul notre père parlait le farsi, lui qui était natif de Najaf, ville bilingue par le passé. Les autres devaient se mettre au travail pour apprendre la langue du pays qui les avait accueillis avec dignité. Reconstruire sa vie après un tel choc exige beaucoup de courage. Il n'y avait pas d'autre choix.

Deux frères, deux regards sur ce qui venait de se passer. L'aîné, Muhammad, disait qu'il fallait tourner la page et oublier un pays capable de rejeter ses enfants de cette manière. Le cadet, Mudhar, se sentait déraciné, dépouillé de ses biens, de ses droits, de ses espoirs. Pour lui, le temps s'était arrêté. Il fallait bien lutter de nouveau pour nourrir la famille, mais les rêves n'étaient plus là pour donner du sens à la vie.

Mais que s'est-il passé exactement ? A quoi jouait le Destin alors ?

Saddam Hussein, déjà homme fort du régime depuis 1970, décide en 1979 de clarifier les choses et se déclare président. C'était quelques mois après la chute du chah d'Iran et l'avènement de Khomeiny. En avril 1980, il décide de prendre les devants pour ne pas connaître le sort du chah et fait exécuter un dignitaire chiite que certains espéraient voir suivre le modèle de Khomeiny. Et dans la foulée ordonne de « déporter » (1) vers l'Iran un pourcentage de chaque catégorie socio-professionnelle parmi les chiites, arabes et kurdes. Quelque deux cent mille personnes sont touchées par cette mesure ordonnée par celui que l'Occident regardait comme un rempart laïque contre le fanatisme iranien. Les « grands travaux » de Saddam ne s'arrêtent pas là. Quelques centaines de milliers de Kurdes sont déplacés du Nord vers le Sud le temps de redessiner le Kurdistan irakien avec des villages rasés, d'autres construits à leur place, des milliers d'Égyptiens, arabes donc, installés dans les villes et villages kurdes pour modifier la démographie de la région. Et en toute logique et avec la bénédiction de l'Occident, il se lance en septembre de la même année dans une guerre de huit ans contre l'Iran avec à la

clé un million de morts.

Les « déportés » vers l'Iran, dont une partie de ma famille, étaient bien irakiens. Mes frères avaient bien effectué leur service militaire, deux ans pour l'aîné et quatre pour le cadet. Ils portaient des prénoms on ne peut plus arabes : Muhammad - inutile de détailler - et Mudhar (مضر) du nom d'une vaste tribu d'Arabie. Ils avaient le « certificat de nationalité » (شهادة الجنسية), document essentiel pour jouir de tous les droits comme citoyens irakiens. Sauf que sur ce certificat il y avait une lettre qui suivait le numéro et qui indiquait l'origine ancestrale. Pour comprendre cela, il faut remonter à la création de l'Etat irakien en 1932. Grâce au génie britannique, le registre d'état civil du nouvel Etat précisait la nationalité antérieure de chaque habitant : ottomane ou persane ? Or la population de l'Irak ottoman était un mélange de gens de toutes origines. Mais seuls les sujets ottomans étaient mobilisables dans l'armée impériale. Certains, se débrouillaient alors pour obtenir la nationalité iranienne afin d'échapper à cette corvée. D'autres non. Dans une même famille, on pouvait trouver des « Ottomans » et des « Iraniens ». Un cousin de mon père, qu'on croyait mort pendant la Grande Guerre, était soldat ottoman. Il revint des années plus tard après avoir été captif de l'armée britannique et emmené comme galérien jusqu'en Inde. La plupart de ses cousins s'étaient crus plus malins en se procurant des papiers iraniens. Qui aurait pu à l'époque imaginer que, plus de cinquante ans plus tard, cette classification de la population, perçue comme des masses et non comme des individus, allait servir la tyrannie avec une indifférence totale de l'Occident ?

A l'époque j'étais encore plus naïf qu'aujourd'hui. Cela faisait cinq ans que j'étais installé en France. Je connaissais suffisamment le français pour pouvoir chercher les échos de ces événements dans les médias. Rien. Pour résumer, il y avait là-bas un méchant ayatollah en Iran et un ami de la France en Irak. Tout le reste était douteux ou sans importance. Seul Eric Rouleau y faisait allusion dans ses longs articles sur le Moyen-Orient. Mais c'était toujours perçu comme un détail, tout comme la vie des individus ayant connu ces drames. J'ai alors cessé de m'indigner, surtout quand j'ai vu des amis auxquels j'avais relaté tous ces événements me demander un mois plus tard si ma famille était désormais en sécurité... en Irak ! Ils avaient comme un filtre aux oreilles qui inversait les choses. C'était pour eux forcément l'Iran qui avait déporté ces milliers de familles. Ou ce médecin parisien rencontré chez des amis qui semblait clairement douter de la véracité de mon récit. Ainsi j'ai compris les vertus du fatalisme et plus tard j'ai compris que chez les Orientaux c'était toujours un fatalisme optimiste. Aujourd'hui, j'essaie de supporter tous les clichés et toutes les approximations sur le Moyen-Orient qu'impose le temps médiatique, d'admettre que la concurrence des mémoires

ne laisse aucune chance à certains dont la spécificité est trop complexe à expliquer au grand public, de ne plus croire qu'une région quelconque du monde puisse apporter la paix à une autre lointaine, de considérer que le discours politique, presque partout, reste avant tout un discours, et de me méfier de tous ceux qui pensent avoir toujours raison. Je n'ai pas peur pour mon pays natal. Il s'en sortira comme il l'a fait maintes fois à travers l'histoire, tout comme d'autres pays et peuples de la région. J'ai par contre peur pour mon pays d'adoption et espère qu'il ne cédera jamais dans le futur à la tentation d'une vision catégorielle de sa population.

Sur le terrain, les maisons des déportés sont confisquées et données à des membres de la sécurité politique. Les biens sont parfois vendus aux enchères dans la rue. C'est ainsi qu'une voisine charitable réussit à acheter les albums de photos de mon frère pour les confier ensuite aux membres de la famille restés dans le quartier car non sélectionnés pour ce grand voyage.

Mon frère aîné décide de tout oublier. Pas son cadet. Le premier retrouve un statut respectable et bénéficie d'une reconnaissance indéniable de sa valeur comme enseignant-chercheur, et trouve en quelque sorte de nouvelles racines, dans la recherche scientifique et l'enseignement. Le cadet reste orphelin de ses rêves de Bagdadien si épanoui jadis dans le marché central d'al-Shorja, véritable poumon économique de la capitale irakienne. Quand le tyran tombe, la nouvelle administration, en dehors des manœuvres politiques, entreprend de « réparer les torts ». Bien que ce fût très dangereux dans les années suivant l'invasion américaine de voyager entre l'Iran et l'Irak, mon frère Mudhar faisait les démarches pour récupérer ne serait-ce qu'une partie de ses biens et surtout sa maison. Autour de lui, tout le monde ne comprenait pas la symbolique de ce qui paraissait comme une obsession. Il savait qu'il n'était pas le premier au Moyen-Orient à voir sa terre ou sa maison usurpée par la barbarie. Mais lui tenait à pouvoir de nouveau « dormir chez lui », à Bagdad, ne serait-ce que pour quelque temps. Une fois l'injustice officiellement reconnue, la famille qui occupait sa maison propose de la lui acheter. Non. Pas question. Sa vie s'était en quelque sorte arrêtée là, il fallait remettre les pendules à l'heure au même endroit pour que le sens des choses retrouve sa place. Que les nationalistes sectaires du Baath irakien le veuillent ou non, mon frère était arabe, irakien et bagdadien.

Ghalib Al-Hakkak

10 août 2020

(1) Il est toujours difficile de bien nommer les choses en matière d'injustices en temps de dictature ou de tyrannie. Le terme de « déportation » est souvent employé pour évoquer le transfert de Juifs vers les camps de la mort en Allemagne nazie après une rafle. Ce qu'ont subi les Irakiens évoqués dans ce texte est différent. Ils ont été transférés vers les frontières après une rafle par des autorités qui ne s'occupaient pas de leur sort à la fin du voyage. Même le mot « tasfîr » تسفير (voyage contraint) utilisé en Irak ne rend pas spécifiquement le sens. La terminologie française en la matière n'aide pas non plus à décrire les événements. Ce n'est pas une « expulsion » ni un « refoulement » ni une « reconduite à la frontière », car ce n'était pas des gens venus d'ailleurs. Ce n'est pas non plus une « déchéance de nationalité », car il ne s'agissait nullement de double nationalité. Est-ce un « bannissement » ? Ce terme a été employé à propos des Palestiniens qu'Israël avait conduits un moment dans les années 80 vers la frontière libanaise. Mais bannir ne signifie pas forcément conduire à l'extérieur du territoire. Aujourd'hui, vu la domination de l'anglais, le terme de « déporter » perd peu à peu sa spécificité liée à l'histoire de la Deuxième Guerre.



22 ans à Bagdad (1966)



76 ans à Téhéran (2020)